



HIÉRARCHISER LES PRIORITÉS ?

L'hebdomadaire La Vie a publié en avril l'analyse du P. Tomás Halík sur la fermeture des églises face au coronavirus : est-ce un signe de Dieu ? Il est professeur de sociologie à l'Université Charles de Prague, président de l'Académie chrétienne tchèque et aumônier de l'université. Pendant le régime communiste, il a été actif dans « l'Église clandestine ».

Sa réflexion part d'une question et d'une image. La question est : s'il est normal de hiérarchiser les priorités lors d'une calamité, le spirituel doit-il pour autant être la cinquième roue du carrosse ? L'image est celle donnée le pape François pour définir l'Église : « un hôpital de campagne après la bataille ». Cela signifie que l'hôpital ne procure pas seulement des services sanitaires, sociaux et caritatifs mais également un diagnostic et de la prévention qui crée un « système immunitaire ».

Cette pandémie, comme l'incendie qui a touché la cathédrale Notre-Dame de Paris l'an dernier quelques jours avant Pâques, appelle, selon le P. Halík, à sortir de ses émotions et de ses préjugés pour que le discernement spirituel puisse être vécu sainement.

Même si le P. Halík ne voit pas « Dieu comme un metteur en scène de mauvaise humeur », il s'interroge néanmoins sur le fait que le temps des églises vides et fermées peut traduire « qu'un autre chapitre de l'histoire du christianisme arrive à son terme et qu'il est temps de se préparer pour un nouveau ». Autrement dit, c'est le moment d'interroger notre propre conversion avant de penser à celle du monde.

Sa réflexion l'amène à comparer le virtuel spirituel du temps du confinement aux prêtres venus d'ailleurs surseoir au manque de prêtres autochtones. Plutôt de trouver des solutions de cette façon, il lui semble plus judicieux de s'arrêter et de s'engager « dans une réflexion approfondie devant Dieu et avec Dieu ». Il se souvient que la veille de l'élection papale, le cardinal Bergoglio avait cité un passage de l'Apocalypse dans lequel Jésus se tient devant la

porte et y frappe, ajoutant qu'aujourd'hui, le Christ frappe de l'intérieur de l'Église et veut sortir. Peut-être est-ce ce qu'il vient de faire. »

À la résurrection, un homme vêtu de blanc a dit aux femmes venues terminer la sépulture de Jésus : « Ne soyez pas effrayées ! Vous cherchez Jésus de Nazareth, le Crucifié ? (...) Il vous précède en Galilée » (Mc 16, 6-7). « Où se trouve la Galilée d'aujourd'hui, s'interroge le P. Halík. Il constate qu'il existe des « chercheurs » parmi les croyants (ceux pour qui la foi n'est pas un « héritage » mais un « chemin ») comme parmi les non-croyants, qui, tout en rejetant les principes religieux proposés par leur entourage, ont cependant un désir ardent de quelque chose pour satisfaire leur soif de sens. Il conclut que « là est la Galilée d'aujourd'hui ».

Il tire deux conséquences.

La première est d'abandonner bon nombre de nos anciennes notions sur le Christ, parce que sa mort et sa résurrection le transforment radicalement.

La seconde est l'abandon de nos objectifs de prosélytisme qui risquent d'enfermer les « convertis » « dans les limites institutionnelles et mentales existantes de nos Églises. Jésus n'a pas essayé de ramener les « brebis égarées de la maison d'Israël dans les structures du judaïsme de son époque. Il savait que le vin nouveau devait être versé dans des outres nouvelles ». « Nous devons apprendre à élargir les limites de notre compréhension de l'Église » sans avoir peur de l'ampleur et de l'étendue de l'espace que le Seigneur ouvre et qui nous donne le tournis. Des réponses apparaîtront comme au temps de l'Église primitive qui a vécu le bannissement des synagogues et la destruction du temple dans lequel Jésus priait et enseignait à ses disciples.

Il conclut en convoquant deux auteurs.

Le premier est saint Augustin qui comprend la chute de Rome au Ve siècle comme la conséquence du combat séculaire entre deux « amours » qui habitent le cœur de l'homme : l'amour de soi, fermé à la transcendance et l'amour qui se donne et trouve ainsi Dieu.

Le second auteur est le théologien orthodoxe Paul Evdokimov qui écrit : « Nous savons où est l'Église, mais nous ne savons pas où elle n'est pas ».

Il propose d'accueillir cette pandémie « comme un kairós – un moment opportun – pour aller en eau plus profonde dans un monde qui se transforme radicalement sous nos yeux ». Pour cela, il ne faut pas chercher « le Vivant parmi les morts » mais « avec audace et ténacité », ni se laisser surprendre non plus « s'il nous apparaît comme un étranger. »

Olivier DOBERSECQ,
aumônier national

